Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 30

Artikel: La petite ville : ballade en prose
Autor: Michaud, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201340

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

42me ANNÉE. — N° 30. FONDÉ EN 1861 PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 23 juillet 1904.

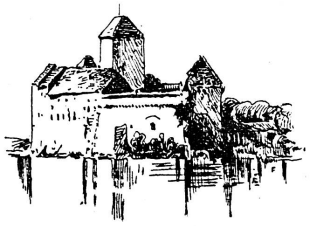
CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Rendez-nous nos troupiers !

Le château de Chillon est, comme on sait, toujours très visité. Les jours ouvrables, il voit venir à lui les étrangers et les savants qu'intéresse l'archéologie. Le dimanche après-midi, l'entrée étant gratuite, ce sont les promeneurs de chez nous, à la bourse modestement garnie, les familles nombreuses, les vignerons des environs, les ouvriers et ouvrières des grandes fabriques veveysannes, qui se répandent dans ses cours et dans ses salles. A ces visiteurs-là, comme à d'autres, il importe assez peu que l'aménagement de telle ou telle partie du manoir soit rétabli dans le goût du XIIIme siècle. Ils ne songeraient pas à se plaindre qu'il fût du XIVme ou du XVme. Ce qui les frappe, ce sont les vastes proportions de l'édifice, l'épaisseur de ses murs, la profondeur des souterrains, l'air de forteresse et de prison qu'on y respire un peu partout. Ils voudraient voir ce château moins vide et plus animé.

Les amoureux ne sont pas du même avis. Chillon et ses grands espaces mornes, ses recoins solitaires et ténébreux, ne leur déplaisent pas. Nous y avons vu, un jour, de nouveaux mariés d'outre-Rhin qui se croyaient absolument seuls et dont le sempiternel becquetage faisait la joie d'une bande de Parisiens. Ces époux en voyage de noces comptaient certainement à eux deux plus d'un siècle d'âge; ils mettaient néanmoins dans le château un air de jeunesse et de vie qui vous reposait de la visite à la potence et à la couchette de pierre des condamnés à mort.

Ce sentiment de soulagement et de réconfort, on l'éprouvait aussi, avant de quitter Chillon, en passant par la salle du corps de garde. M. Capré, l'aimable gardien du château, qui est non seulement le grand ordonnateur de la pluie et du beau temps que tout le monde connaît, mais encore un collectionneur sagace d'uniformes de chez nous, M. Capré avait eu la bonne idée de peupler ce local de troupiers vaudois de la première moitié du XIXme siècle. On voyait là, faisant honneur au vin du cru, tenu au frais dans les vieilles « channes » d'étain, sept ou huit militaires équipés et armés avec une scrupuleuse exactitude historique et représentant entre autres un chasseur à cheval de 1838, un mousquetaire et un sergent-major de grenadiers de 1840, un artilleur de 1847, un chasseur de gauche de 1856, un magnifique sapeur de 1840-1850. Le tablier blanc et le fantasmagorique képi de ce dernier, les baudriers, les skakos et les tuniques à pans des autres, leur groupement pittoresque, tout cela était charmant, retenait les visiteurs et intéressait au suprême degré les anciens soldats vaudois.

C'était charmant, dis-je, mais c'était aussi un anachronisme, paraît-il. Des milices du canton de Vaud dans le donjon du comte Pierre ! Les archéologues faillirent en faire une maladie, et comme l'archéologie est pour le quart-d'heure plus puissante que l'histoire contemporaine et que le pittoresque, force fut aux troupiers vaudois de déguerpir du château qui appartient cependant depuis 1798 à leur canton et où ils se figuraient naïvement avoir droit, eux aussi, à leur petite place dans les collections historiques,

Où ils étaient, l'archéologie a mis les modèles de deux grands diables de canons schaffhousois du XVme siècle, montés sur des roues visiblement plus jeunes. Messieurs les archéologues, vos canons effraient les enfants et ennuient les parents; reprenez-les et rendez-nous nos braves miliciens. L'histoire de Chillon, vous le savez mieux que moi, ne s'arrête pas à la chute de Berne; pendant bien des années le vieux château fut l'arsenal, puis la prison militaire du canton de Vaud. La présence des images de nos bonnes milices s'y conçoit tout naturellement. Pourquoi constituerait-elle un anachronisme plus criant que les travaux actuels de restauration? Faites le bonheur de ceux qui aiment Chillon, et qui sont fiers d'y voir le canton de Vaud succéder à Leurs Excellences et à la maison de Savoie. Au nom de ces visiteurs-là, je vous en supplie, rendez-nous nos troupiers, messieurs les archéologues !

V. F.

A chacun son dû. — Un individu assez mal famé devisait, à l'auberge, de la fragilité de la vie.

— Enfin, voilà, dit-il, quand il plaira au bon Dieu de me prendre, je suis tout prêt.

— Oh ! ne crains rien, fait son voisin, le bon Dieu ne prend jamais celui que ne l'a appartient pas.

Blousé. — Un campagnard, monté sur son char, se rend à la ville.

— François, lui crie, sur la route, un de ses voisins, tu vas à la ville?

— Oui.

— J'ai une blouse à y porter; tu ne pourrais pas t'en charger?

— Si, dis-moi seulement à qui je dois la remettre.

— Oh ! t'inquiète pas, répond l'autre, en montant dans la voiture, je serai dedans.

Mon thé est le premier ! — Un pharmacien faisait insérer, il y a quelque temps, l'avis suivant :

« Toute personne qui prouvera que mon thé dépuratif est nuisible à la santé, en recevra gratuitement trois boîtes ».

La petite ville.

Ballade en prose.

Le morceau suivant, publié par la *Revue de Belles-Lettres*, intéressera sans doute nos lecteurs.

Chez nous... Au bord du lac morne en ses contours indécis, déconcertant par ses nuances jaunes et violettes; sur un terrain marécageux, humide et flou, dont le contact est élastique au pied; seule à l'extrémité de cette plaine nue et mélancolique, c'est la petite ville, banale et triste.

Banale et triste, c'est la petite ville, dont les maisons, en de tortueuses rues, s'alignent mal, en saillie, en retrait, basses et pittoresques les anciennes, hautes et vulgaires les modernes; le sol, mal pavé, a des rudesses brutales, des surfaces rugueuses et malaisées. Au centre de ce désordre des maisons, le château : une énorme bâtisse quadrangulaire du XIIIe siècle, dont les quatre tours noircies et moussues écrasent la vue par leur massivité. De l'autre côté de la place — l'unique de la ville — en face de cette domination de pierre, la puissance de l'esprit : l'église. En arrière, c'est son clocher carré, dont le sommet s'effilant en une pointe aiguë troue le ciel très haut. En avant, la façade, aux ailes légèrement cintrées, expose son architecture Renaissance — Marie de Médicis — et fait, par son entassement de calcaire jurassique, une large tache jaune aux regards étonnés.

Et sur la petite ville, banale et triste, il y a toujours comme une atmosphère de somnolence et d'ennui.

Pendant la journée, de ses maisons disparates et par les rues tortueuses, s'en vont les travailleurs, les commerçants; et lorsque chacun est à son œuvre, la rumeur laborieuse s'apaise en une tranquillité infinie. Seules les petites pensionnaires se promènent en jasant, deux par deux, et entrent dans les boutiques; ou bien c'est quelque étranger qui passe, et ses yeux qui observent rencontrent le regard oblique des habitants, derrière leurs fenêtres. Là-bas, sur le pont, des sans-travail hirsutes et loqueteux, fumant de courtes pipes nauséabondes, regardent obstinément l'eau grise qui coule au-dessous d'eux. Et, pendant les vacances, les désœuvrés qui sont là s'ingénient à tuer le temps, vont à la gare voir passer les trains, causent en groupes ennuyés au coin des rues jusqu'à ce que, comme une mélopée inconsciente, l'un d'eux dise : « Allons boire un verre ! » Ils n'ont pas soif, mais ils vont tous, car chez nous, c'est ainsi...

Quand le soir vient, lorsque le soleil noie sa pourpre dans les eaux jaunes et violettes du lac morne, les citadins s'accordent une petite promenade ou, sur le seuil de leurs maisons, prennent le frais en famille. On salue monsieur le syndic qui passe. Les dames vaquent à leurs emplettes; et l'on se raconte les nouvelles locales, on chuchotte le dernier scandale; lentement, sans le vouloir, on calomnie, on blesse les réputations et les honneurs...

Puis quand la nuit est là, jeunes gens et jeunes

filles se promènent dans la rue — il n'y en a qu'une qui soit *la* rue —, et dans les carrefours noirs, dans les coins mal éclairés, les rendez-vous ébauchent des liaisons et des amours. Après avoir « fait » deux, trois fois *la* rue, les hommes, les jeunes gens s'arrêtent et causent; puis, comme toujours, dans leurs groupes ennuyés qui stationnent aux angles des maisons, il est une voix qui dit inconsciemment : « Allons boire un verre ! » Et pour occuper leur repos et leur nonchalance, il y vont tous, car c'est ainsi, chez nous...

Dans la rue, à petits pas posés et réfléchis, les messieurs gagnent le Cercle, avides de billard et de cartes.

La nuit avance : il est dix heures; du haut du clocher aigu descend le grêle tintement d'une cloche sonnant le couvre-feu. Alors les citadins paisibles rentrent en leur logis dotn les portes que l'on clôt font un bruit mat et discret; cependant sur la ville plane profondément une atmosphère de somnolence et d'ennui; et, sauf les pas glissés d'une police minime et inoffensive, rien ne trouble plus le silencieux sommeil de la petite ville, banale et triste, si ce n'est parfois quelque ivrogne titubant qui, d'une voix éraillée, s'essaye à crier le refrain de la chanson parisienne à la mode, idiote et malpropre: la petite ville se repose; la petite ville dort.

Le dimanche matin, un grand ébranlement de cloches sonores appelle les dévots à leurs pieux devoirs ; et le prêche terminé, si le temps est ensoleillé, les fidèles s'arrêtent un peu dans la grande flaque d'ombre projetée par la façade de l'église, et parlent doucement, onctueusement, les yeux chastes, les gestes timides et incomplets, des mystères que le pasteur a expliqués et de ces choses qui sont éternelles — on peut bien, une fois par semaine...

L'après-midi, par les routes poussiéreuses et aveuglantes de blancheur, les familles déambulent, par groupes, avec des accointances d'enfants dont les mains cueillent des fleurs insipides; les yeux se repaissent du spectacle de la nature immobile, de son horizon connu. Parfois un automobile affolé passe en une fuite vertigineuse ; lorsque les enfants, remis de leur frayeur, veulent voir, ce n'est plus au loin qu'un amas de poudre qui s'anéantit progressivement. Et les dames qui ont exhibé leurs toilettes coûteuses d'après la mode de la grande ville, craignent pour leurs fraîches dentelles, pour leurs tissus aux couleurs voyantes qui se fanent; elles méprisent ces machines meurtrières et puantes.

Dans les cabarets forains, c'est le brouhaha des promeneurs assoiffés scandé par ce bruit fatigant: un roulement intermittent, un éclat bref, des projections de quilles en désordre et de grands cris des joueurs.

Puis, lorsque l'après-midi est écoulé, tandis que les visiteurs rustiques qui sont venus en ville retournent à leur campagne, les groupes citadins reviennent, par familles, par chaînes, par essaims, lentement, avec une grande lassitude en leur démarche et une grande paix en leur physionomie. Les enfants, suspendus aux mains paternelles qui les tirent en avant, sont en retard d'un pas et ne chantent plus. C'est le retour au labeur accoutumé, serein, mais peu enthousiaste.

Parmi ses habitants, il en est quelques-uns qui méprisent cette existence à cause de son inertie et de sa passivité; ceux-là ont vu le monde, ont voyagé, et dans les grands pays éloignés, ont perdu l'amour de la ville natale; ils la renient. Mais les autres, les bourgeois, les vrais, aiment profondément — quand même — leur vie fade en la cité paisible; la cité qui déroule sans éclat ses jours invariables et endormis, sous une atmosphère de somnolence et d'ennui, au bord du lac morne en ses contours indécis, sur un terrain marécageux, humide et flou, seule à l'extrémite de cette plaine nue et mélancolique, la petite ville, banale et triste... chez nous.

L. Michaud.

Nous recevons, un peu tardivement, la réponse que voici, aux spirituelles strophes que M. Philippe Godet nous avait adressées et qui ont paru dans notre numéro du 16 avril, sous le titre : *La paix, s. v. p.*

Hardi ! la dierra !

A monsu Godet.

De Nautsatet, prî dè Grandson,
No z'a rede, ein sa tsanson :
« Fichez-nous la paix, tsarayoutès,
» Gnianious, freluquets, vieilles croûtès ; »
Mè, l'ai repondè, ein bon sorda,
Et mémameint ein caporat :
« Hardi, la dierra ! »

Oï, la dierra !
Contrè l'émancipachon
Dâi fennès, que bintou sariont
— Nefé les galézès, mâ lè pouettès,
Cllia qu'ont 'na ruda tapette, —
Dè la municipalita,
Po bairè, o po banqueta,
Hardi, la dierra !

Oï, la dierra !
Contrè dâi z'Ostrogots, la bierra,
Et dâi z'Armagnacs, lo cognac,
Contrè cllia poison d'absinthe,
Qu'eimpoisonnè lè dzeins dâi pintes,
Contrè l'alcoo fédéra,
Et cætera, et cætera,
Hardi, la dierra !

Oï, la dierra !
Contrè ti cllia taborniaux
Que vollionl s'aguelhi pllie biaut
Que lo père et que la mère,
Et, on bio dzo, fan pataraffa,
Sè fotan avau lè z'égras,
Hardi, la dierra !

Na, pas la dierra !
Monsu Godet, pas tant d'affère,
Venè avoué mè preindr' on verre,
Dau vin de Tsatanéréa ;
Ein baivessan cllia fina gotta,
Ne vo, ne mè, pllie ne dera :
« Hardi, la dierra ! »

Djan lo Côtéran.

La foire de Morges.

(Au temps jadis.)

C'était « au bon vieux temps des diligences », pour emprunter l'expression inaugurée par Louis Monnet; c'était aussi au temps des boutiques sombres, avec leur arrière-boutique plus sombre encore, et leur devanture modeste, aux portillons brisés; au temps de la milaine et de la toile de ménage, au temps aussi où la crinoline n'avait point encore inauguré sont long règne.

La foire! dans la bonne petite ville de Morges, quelles idées riantes ce mot évoquait en l'âme de la gent écolière! La foire! jour de plein congé, de longue flânerie, jour du bruit, des sifflets, du biscôme, des souliers neufs, des jouets éphémères!...

C'est qu'aussi, en ce bon vieux temps, l'on n'était pas blasé à l'endroit des plaisirs.

La foire! quel paradis comparé aux jours de classe, dans la salle mal éclairée, mal ventilée, au plafond noirci, aux murs maculés de taches, aux odeurs désagréables, aux relents de vêtements malpropres, trempés par la pluie, et de morceaux de fromage apportés clandestinement. Et l'étude dans ce local! bon Dieu, quel bagne! La mémoire — rien que la mémoire, toujours à la brèche — jamais un travail intuitif, jamais un effort personnel de compréhension!

Et voilà pourquoi la date des quatre foires annuelles était gravée dans le cerveau écolier bien plus sûrement que celle de la bataille de Næfels ou de celle de Grandson.

La veille du grand jour et dès la tombée de la nuit, des roulements sonores annonçaient l'arrivée des Combiers, avec leurs produits de boissellerie. Les grands cuveaux à lessive, cahotés sur le pavé inégal, produisaient une résonnance solennelle, qui, combinée avec le roulement du véhicule, ravissait d'aise le gamin amoureux de bruit et de fracas.

Le lendemain, dès les premières heures, c'était, dans la rue, une animation inaccoutumée : chars de campagne, pesamment chargés de pommes, de pommes de terre ou de châtaignes, meuglements de gros bétail, cris stridents et prolongés des porcelets, sifflet d'un gamin matinal, pressé d'acheter le bonhomme en biscôme agrémenté de cet instrument.

D'ordinaire, la fête préludait pour moi par une station à la fenêtre, les coudes enfoncés dans le coussin de cotonnade rouge, qui donnait à de certaines maisons un petit vernis prétentieux d'aristocratie.

Que de choses à contempler de cet observatoire! Les ménagères agiles et court vêtues, quelques-unes même en papillottes, se rendant au marché; les camarades qu'on hélait, et avec lesquels on prenait rendez-vous pour le tour de foire de l'après-midi; puis la longue file des chars de campagne dételés et s'alignant tout le long de la Petite-Rue, aujourd'hui la rue du Lac. Eh! oui, vraiment, en ce moment, l'esprit charmé, je m'exagérais les charmes et l'importance de ma ville natale. Ah! les collégiens Morges-Lausanne avaient beau la traiter dédaigneusement de trou où l'on s'embête, d'invoquer la légende apocryphe du Pont de Morges, tout neuf, qui s'écroula, ou bien l'histoire humiliante du Combier avec les Iselettes, — tout cela n'empêchait que Morges était la reine des villes du littoral, avec ses trois rues parallèles, larges et droites, terminées, à l'une des extrémités, par sa belle église, au clocher d'un goût moderne, à l'autre, par le château aux quatre tours, à la grande cour grillée.

Et puis, le lac, le lac si riant et si majestueux à la fois, avec son cadre grandiose de montagnes qui, par une échancrure complaisante, présente le Mont-Blanc, avec le chapeau et le profil de Napoléon, si nettement dessinés, — et puis le signal d'Echichens, et les eaux minérales, et les promenades, et le bois au bord du lac, — et puis le Boiron, où l'on va rouler les œufs de Pâques .. n'est-ce rien tout cela? Les Lausannois en ont-ils autant?

Le jour de foire on accompagnait sa mère au marché.

Le long de la Grand'Rue s'alignaient les vendeuses, assises devant un jardin de plantureuses corbeilles de fruits, de légumes, tandis que sur les genoux de quelques bonnes femmes reposait le panier de beurre frais, dont les livres et les demi-livres étaient douillettement entourées d'une toile de ménage flairant la lessive de campagne.

Les œufs reposaient mollement entre des salades; et l'on voyait en outre, suivant la saison, des pots de raisiné, des plaques de pain de noix (le nillon des écoliers), des ronds de saucisse de campagne, fortement assaisonnée de coriandres et de citron.

L'essaim des acheteuses circule à grand peine, d'où quelques collisions de paniers.

En ce bon vieux temps, il était tenu comme sagesse de marchander beaucoup, ou, à défaut de rabais, la cliente réclamait la pincée supplémentaire, appelée la « bonne grâce ».

Les mesures étaient fort arbitraires et fixées par les vendeuses. Seuls, les œufs étaient soumis à la taxe du jour, et l'on désignait leur prix par cette singulière formule: les œufs